

Vers une société sans théologie ? Quelques thèses

par Shafique
KESHAVJEE,

professeur en
théologie œcuménique et
théologie des religions,
faculté de théologie
protestante de Genève
(Suisse)

**Quelle société ?
Quelle théologie ?
Quelques analyses et incidences.**

I. Les changements de société et leurs incidences sur les Universités

1. La société occidentale est saturée de théologies/théologies (discours sur Dieu/le Divin). Elle devient à la fois plus « sécularisée » et plus « polythéiste ».

La société n'est pas sans discours sur Dieu. Ces discours ne sont pas forcément raisonnés (théologie dans le sens technique), mais ils sont omniprésents. La société *occidentale* a été marquée notamment par un héritage judéo-chrétien, gréco-romain et païen. Aujourd'hui elle est devenue un supermarché des croyances et des incroyances. Les discours pluriels et contradictoires sur l'absence ou la présence, l'inexistence ou la pertinence des anciens et nouveaux « dieux » (Dieu, Allah, Bouddha, Energie Cosmique, Nature, Matière, Raison, Pouvoir, Argent, Consommation, Nation, Tribu, Plaisir, Pulsions, Stars...) sont pléthoriques.

2. A l'image de l'égalité des citoyens devant l'Etat, cette société tend à privilégier l'équivalence des convictions (religieuses ou non) devant le Mystère.

Il n'est pas politiquement correct d'affirmer que certaines croyances sont meilleures (ou moins dangereuses) que d'autres. Il est perçu comme intolérable que la majorité puisse avoir plus de droits que les minorités. Il y a une réelle tension entre la volonté de l'Etat

(et de ses Universités) à protéger *également* les libertés de croyances de tous et la reconnaissance par l'Etat d'un statut *différencié* accordé aux traditions chrétiennes qui ont été au fondement des Universités (et de l'Etat).

3. Les Universités (et leurs Facultés de théologie) sont aussi habitées par ce processus de sécularisation et de polythéisme, par ce primat de l'égalitarisme et de l'équivalence.

Les Universités à la fois reflètent ces processus et les véhiculent. L'essor des sciences des religions, de l'histoire de religions particulières, de la philosophie des religions au détriment de la théologie chrétienne atteste de ces changements.

Une approche *agnostique* (liée à la sécularisation) de *tous les phénomènes religieux* (liée à la polythéisation) est valorisée. De nombreux professeurs et étudiants sont tentés de privilégier *l'équidistance* (nécessaire et illusoire) au détriment de *l'engagement* (problématique et vital).

4. Dans une société de plus en plus sécularisée, il est important de tenir compte de ces évolutions et d'y répondre de manière plurielle. Les théologies convictionnelles (chrétiennes d'abord, d'autres traditions ensuite) comme les sciences des religions ont leur place à l'Université.

L'approche « sciences des religions » est précieuse par sa visée de neutralité. Accéder à des savoirs qui ne soient ni apologétiques, ni polémiques, mais historiques et herméneutiques est d'une grande utilité. A condition que les chercheurs qui se réclament de cette approche soient conscients de « tendre vers la neutralité sans pouvoir y prétendre » (et qu'ils sont à leur tour porteurs de convictions). Cette approche est aussi dangereuse. Par son « désengagement », elle forme des personnes « désengagées ». Elle offre des savoirs rationnels sectoriels, mais elle ne favorise ni le discernement ni une vue d'ensemble des problèmes.

L'approche « théologies convictionnelles » est précieuse par la clarté de son engagement. Ce n'est pas *de l'extérieur* qu'elle analyse et observe le religieux, mais *c'est de l'intérieur* d'une tradition qu'elle s'exprime et communique. Rencontrer des intellectuels qui ne sont ni neutres, ni indifférents, mais impliqués et passionnés est d'une grande richesse. Mais cette approche peut aussi être dangereuse si les penseurs de ces traditions ne sont pas ouverts à la critique et à l'autocritique.

5. Des Universités sans théologie chrétienne contribuent au développement d'une société sans théologie chrétienne.

La théologie chrétienne est certes une théologie parmi d'autres. Mais à la différence des autres, c'est la théologie qui est au fondement des Universités occidentales. De manière différenciée, un processus de déchristianisation a lieu dans les Facultés de Suisse romande et marginalise dès lors la présence de la théologie chrétienne dans la société.

II. L'évolution des Facultés de théologie à Lausanne, Neuchâtel et Genève

6. La Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne n'est plus une Faculté de théologie chrétienne.

L'évolution de Pierre Gisel², notamment, et celle de la Faculté de théologie et de sciences des religions de Lausanne³ est caractérisée par un *décentrement du christianisme* (volonté d'être décentré du christianisme et de décentrer le christianisme).

Le *nouveau centre* duquel ce décentrement s'opère est principalement une « théologie déthéologisée », une « théologie qui se fait formellement philosophie » (Pierre Gisel) ou de manière plus générale l'histoire ou les « sciences des religions ».

Appréciations critiques

– Le *nouveau centre* n'est pas épistémologiquement « neutre ». Il se caractérise par la *rationalité d'une conviction* se voulant méthodologiquement (et souvent ontologiquement) « autonome » et « anthropocentrée », « agnostique » voire « athée ».

² « [...] J'ai dit en quoi il y avait à être décentré de tout *intellectus fidei*, parce qu'il convient en fin de compte **d'être décentré du christianisme ou de décentrer le christianisme** » (Pierre Gisel, *Recherches de sciences religieuses*, 96/4, 2008, p. 525). « **Je ne suis pas là pour faire l'apologie du christianisme**, mais pour en montrer les forces et les faiblesses **comme pour toute religion** » (Pierre Gisel, in *La Vie Protestante*, sept. 2010, p. 7).

³ « La Faculté n'est plus organisée autour du christianisme et des réflexions théologiques qui en sous-tendaient l'histoire et les réinventions incessantes. Elle est délibérément articulée à la scène religieuse, dont le christianisme est certes partie prenante [...] mais à côté d'autres traditions, et d'autres choses encore que des traditions » (Pierre Gisel, doyen, in *Factualités*, 10, août 2010, p. 1).

– L'évolution de la Faculté n'est pas d'abord un « état de fait » mais le résultat de choix théologiques et tactiques. Une alternative aurait été – et reste – possible : valoriser l'apport des sciences des religions sans pour autant marginaliser voire éliminer de son sein la théologie chrétienne.

– Une nouvelle répartition des tâches semble se dessiner : une centralisation des sciences des religions à Lausanne et une centralisation de la « théologie chrétienne » à Genève⁴ (et à Neuchâtel). Dans les faits, la réalité est plus complexe.

7. La Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel est encore préoccupée de théologie chrétienne.

Centrée sur la théologie pratique universitaire, la Faculté de théologie se préoccupe prioritairement de l'interface de l'Université avec les Eglises et la société.

Appréciations critiques

– Comme la Faculté de théologie n'a qu'une seule discipline, on peut se demander légitimement si elle peut encore être appelée une *Faculté de théologie*.

– Centrée (à juste titre) sur les débats universitaires, elle peut être tentée de ne pas intégrer toutes les attentes des Eglises à l'égard de ses futurs ministres (bonne connaissance en homilétique, en théologie des ministères et des sacrements, en ecclésiologie, en missiologie...).

⁴ « La Faculté de Lausanne est-elle désormais consacrée aux sciences des religions tandis que Genève a centralisé la théologie, comme l'exprime un ancien doyen genevois ? Pierre Gisel, qui avait milité pour un autre modèle d'ensemble, admet que ce qui a été finalement décidé va dans ce sens. P.G. : Que des traditions religieuses aient leur lieu de formation, et que le christianisme ait des facultés de théologie qui soient d'abord et avant tout déterminées par la tradition chrétienne, cela me paraît légitime et utile, tant pour la tradition religieuse considérée que pour la société globale. Mais je ne pense pas que cela doive être le seul modèle pour travailler le religieux à l'Université » (« La religion de Pierre Gisel », *ProtestInfo*, 28 mai 2010). Dans ses derniers écrits, Pierre Gisel défend avec force une manière de faire de la « théologie » qui doit être articulée non à l'Eglise mais à la scène religieuse. Oralement, il reconnaît toutefois la légitimité d'une autre manière de faire la théologie articulée à la tradition chrétienne. Celle-ci est légitime à condition qu'elle soit localisée *ailleurs*. D'un côté Pierre Gisel affirme vouloir lutter contre l'homogénéisation de la société. De l'autre, par la mise à l'écart de la théologie chrétienne de l'Université de Lausanne, il contribue activement à une homogénéisation épistémologique en son sein.

8. La Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève est à la fois à distance du christianisme comme l'est celle de Lausanne et préoccupée de théologie chrétienne comme l'est celle de Neuchâtel.

La Faculté *autonome* (de l'Université ou de l'Eglise ?) de théologie *protestante* (quels protestantismes ?) de l'Université de Genève est à la fois déterminée par la tradition chrétienne et *elle n'est plus déterminée par elle*.

Certains professeurs sont clairement *centrés* sur la théologie chrétienne. D'autres en sont explicitement *décentrés*. D'autres encore privilégient un statut mixte et flou⁵.

Appréciations critiques

– Comme la Faculté de théologie n'a pas la discipline de la théologie pratique (sans laquelle la théologie n'est pas la théologie, celle-ci articulant traditionnellement des approches historiques, systématiques et pratiques) on peut se demander légitimement si elle peut encore être appelée une *Faculté de théologie*. L'extrême difficulté de la plupart des professeurs à accompagner les travaux de mémoire de Bossey (le plus souvent en théologie pratique) est révélatrice de ce manque. L'absence de la théologie pratique appauvrit toutes les autres disciplines de la Faculté.

– Le *statut de l'histoire* en Faculté de théologie « protestante » est problématique. Discipline indispensable pour le travail du théologien (comme le sont les disciplines des sciences des religions, de la philosophie, des sciences de la nature, notamment) *elle n'est pas une discipline théologique*. Refusant de se fonder (à juste titre) sur des catégories dogmatiques, l'historien qui choisit de se cantonner à l'histoire, et de ne pas aussi faire de la théologie, pourrait, ou peut-être même devrait, enseigner dans une autre Faculté. Si l'historien a le devoir d'étudier les évangiles « canoniques » *comme* les évangiles « apocryphes »⁶, le théologien chrétien qui étudie l'histoire, s'il

⁵ « L'enseignement de la théologie à l'Université n'a **pas pour but de susciter la foi ni d'évangéliser**. La théologie est une boîte à outils analytique qui doit **rendre intelligible la foi** » (Andreas Dettwiler, in *La Vie Protestante*, sept. 2010, p. 6).

⁶ Enrico Norelli, excellent chercheur, est hostile à la théologie chrétienne au sein de sa discipline à l'Université (et parfois en dehors de sa discipline à l'Université). « [...] Il n'y a pas de raison de traiter séparément les évangiles canoniques et les apocryphes : cette distinction s'est opérée plus tard et elle se fonde sur des catégories dogmatiques, mais non historiques ou littéraires. » (Enrico Norelli et

demeure chrétien, a le devoir de rendre compte des raisons de maintenir le canon. Alors que l'historien doit tendre à étudier les protagonistes de l'histoire du christianisme sans porter de « jugement de valeur », le théologien chrétien doit aussi se demander quels discours ont été les plus conformes à la *vérité du discours chrétien sur Dieu*.

– Le *statut de la méthode historico-critique* en Faculté de théologie « protestante » est problématique. Méthode indispensable pour le travail du théologien, *elle n'est pas une méthode théologique*, mais une méthode historique à « *relevance théologique* » (D. Marguerat). Caractéristique d'une lecture « protestante » (?) de la Bible, elle véhicule principalement une manière de voir le monde héritée du siècle des Lumières et se voulant « *arrachée au pouvoir de l'Eglise* »⁷.

Ainsi, l'histoire et l'exégèse sont ou peuvent être enseignées de manière non théologique.

L'avertissement de W. Pannenberg est salutaire :

[Les disciplines historiques et exégétiques] « **dans la mesure où elles travaillent selon la méthode historico-critique** » n'ont plus pour sujet « **la vérité du discours chrétien sur Dieu** » [Cette charge revient dès lors à la (seule) dogmatique]. « Elle doit porter cette charge non seulement pour accomplir sa tâche spécifique, mais aussi comme service pour la théologie en général. Le travail de la dogmatique porte aussi sur le caractère spécifiquement théologique des autres disciplines théologiques.

Claudio Moreschini, *Histoire de la littérature chrétienne ancienne grecque et latine. 1. De Paul à l'ère de Constantin*, Genève, Labor et Fides, 2000, p. 55).

⁷ « La méthode historico-critique est sans doute l'expression classique de la façon dont **le protestantisme** a lu la Bible en situation de modernité. Cette méthode prend son essor durant le siècle des Lumières. [...] De façon globale, on peut dire que l'objectif de la méthode historico-critique consiste à établir *le sens premier* d'un texte à **l'exclusion** de tout autre. Par sens premier d'un texte, il faut entendre le sens que ce texte revêtait dans son contexte de communication initial. Cet établissement du sens premier du texte est conduit selon une **methodologie qui se veut scientifique** et régulée par une déontologie trouvant sa source dans **l'humanisme des Lumières**. La **dimension polémique** du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est **arrachée au pouvoir de l'Eglise** ; elle est désormais l'apanage d'une lecture qui se veut **autonome, rationnelle et critique**. [...] Dans le champ du travail historico-critique, le consensus se constitue par *voie discursive*. La solidité de l'argumentation et sa clarté sont prépondérantes. Le lieu où s'établit ce **consensus** est **l'auditoire universel**, c'est-à-dire la **communauté des esprits qui souscrit à cette règle** dans l'élaboration du savoir. Les **arguments d'autorité et les convictions a priori ne sauraient être pris en considération** » (Jean Zumstein, art. « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, Quadrige/PUF, 2006, pp. 122-123).

Elles sont « théologiques » dans la mesure où elles participent à la tâche dogmatique de la théologie »⁸.

– Le *statut de l'éthique* en Faculté de théologie « protestante » peut aussi être problématique. Enseignée parfois comme éthique philosophique et d'autres fois comme éthique théologique, elle n'est pas nécessairement et explicitement centrée sur la vérité chrétienne.

– Le *statut de la philosophie* en Faculté de théologie « protestante » peut aussi être problématique. Elle peut viser à déployer une « philosophie des religions » (sans lien avec la théologie chrétienne, cf. la nouvelle revue *ThéoRèmes*) ou encore à rendre compte de la différence du Dieu de Jésus-Christ et du Dieu des philosophes.

En résumé, ce n'est pas seulement la Faculté de théologie et de sciences des religions de Lausanne qui est décentrée de la théologie chrétienne, mais aussi une partie importante des recherches de la Faculté de théologie de Genève. Pour le dire autrement, ce ne sont pas seulement les chercheurs en sciences des religions (de Lausanne) qui sont à *juste titre* décentrés du christianisme et qui veulent décentrer le christianisme, il en est de même des historiens et des exégètes qui choisissent de travailler *uniquement* selon les méthodes historico-critiques, et des éthiciens ou des philosophes qui ne cherchent pas *centralement* à prendre pour sujet « la vérité du discours chrétien ».

9. Les divergences et incompatibilités épistémologiques de la Faculté de Genève génèrent des tensions institutionnelles et relationnelles.

Trois exemples.

1. Les cultes de Faculté relancés par deux professeurs et quelques étudiants ne peuvent pas être signalés officiellement par le site de la Faculté.

2. Le collège des professeurs – à une exception près – n'a pas osé demander que le prochain professeur de théologie systématique [protestante] soit de confession protestante. (Heureusement que le Conseil de Fondation s'est démarqué de cet avis).

3. Même si tous peuvent profiter des décentrement, des étudiants chrétiens sont souvent heurtés par l'approche déchristianisée des textes bibliques et peu valorisante de la vie ecclésiale, alors que des étudiants d'autres convictions (agnostiques, athées, musulmanes,

⁸ Wolfhart Pannenberg, *Théologie systématique*, 2009, p. 19s.

bouddhistes...) sont souvent surpris par la trop grande place accordée au christianisme.

III. Une analyse critique de l'évolution des Facultés de théologie

10. Le décentrement de la foi chrétienne est nécessaire dans une formation de théologie chrétienne. Mais si ce décentrement ne conduit pas à un nouveau recentrement sur la foi chrétienne alors ce n'est pas de la théologie chrétienne.

Les Facultés de théologie d'autres confessions chrétiennes ont clairement gardé ce centre (orthodoxes, catholiques, évangéliques, œcuméniques...).

Ainsi, comme rappel et comme exemple, l'affirmation forte de Benoît-Dominique de la Soujeole, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Fribourg.

« J'enseigne la théologie, c'est-à-dire une discipline par définition confessionnelle puisqu'elle repose sur la foi que l'on cherche à comprendre. **Supprimer la foi comme point de départ**, animation constante et point de vérification de la réflexion rationnelle, **c'est tout simplement supprimer la théologie** »⁹.

Alors que certains professeurs de « théologie protestante » ne veulent plus « susciter la foi ou évangéliser », d'autres gardent un sens fort de la transmission de l'Évangile.

« La tâche pratique de la théologie qui demeure actuelle pour nous : [...] **Porter au langage l'Évangile, la 'bonne nouvelle' de Jésus-Christ, de manière à interpeller les humains au cœur de leurs interrogations fondamentales**, comme le firent les premières générations de chrétiens. N'est-ce pas cet effort homologique que les théologiennes et théologiens universitaires accompagnent de manière critique, **quel que soit le point qu'elles ou ils occupent sur l'arc des disciplines théologiques ?** »¹⁰.

⁹ Benoît-Dominique de la Soujeole, « La théologie a-t-elle sa place à l'Université ? », *Sources*, XXXVI/4, juillet-août 2010, p. 205.

¹⁰ Pierre Bühler, « La **théologie** est-elle encore de la théologie ? Un contrepoint », *RThPh*, 140/2008, p. 362.

11. Pour faire face à la sécularisation de la société, les Facultés de théologie ont pensé trouver un secours en privilégiant l'histoire et en s'alliant aux sciences des religions. Ce « mauvais calcul », loin de répondre au problème de la crise de la théologie, ne fait que l'accentuer.

L'avertissement de Michel de Certeau est utile :

« Dans sa misère, la théologie regarde vers la porte. Elle pense trouver un secours chez les voisins, les sciences religieuses. C'est un mauvais calcul [...] »¹¹.

12. Dans une Faculté de théologie chrétienne (protestante, catholique, orthodoxe, œcuménique) les approches se prétendant « désengagées » ont une place à condition qu'elles n'occupent pas une place centrale, mais uniquement auxiliaire.

Le drame des Facultés de théologie chrétienne c'est qu'elles ont ouvert avec hospitalité leur lieu à des chercheurs travaillant selon des méthodologies agnostiques et athées (voulant profiter à juste titre de leurs apports) et que quelques années plus tard, ce sont ces chercheurs (qui n'avaient pas trouvé d'accueil dans d'autres Facultés) qui disent maintenant aux théologiens chrétiens que leur place est ailleurs.

13. Si la théologie [protestante réformée] est si peu audible et visible dans la société sécularisée, c'est parce qu'une pensée sécularisée est extrêmement présente au sein de cette théologie.

Les sociologues distinguent la sécularisation *interne* (réinjection dans l'institution religieuse de modes de pensée et faire séparés d'elle) de la sécularisation *sectorielle* (transfert d'activités anciennement régies par les institutions religieuses vers le domaine public).

Or les théologiens protestants (des Universités d'Etat) ont été très actifs dans ces deux domaines. Et cela, bien plus que les théologiens des autres confessions.

Stanley Hauerwas, à la suite de Gavin D'Costa¹², considère que la « prière est une forme de résistance » à la sécularisation des études en théologie¹³. Et Karl Barth avait déjà affirmé avec force que

¹¹ Michel de Certeau, « La misère de la théologie » in *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987, p. 25.

¹² Gavin D'Costa, *Theology in the Public Square: Church, Academy and the Nation*, Blackwell Publishing, 2006.

¹³ Cf. la section « La prière comme forme de résistance » de son chapitre « The State of the Secular: Theology, Prayer and the University » in *The State of the*

« l'acte premier et fondamental du travail théologique, l'acte qui ne cessera pas de donner le ton aux autres, c'est la *prière* »¹⁴.

Selon Benoît-Dominique de la Soujeole, la prière est précisément ce qui différencie la théologie des sciences des religions. D'où sa détermination à commencer ses cours par la prière.

La place de la spiritualité en théologie est donc posée avec force¹⁵.

Et aussi la question du lieu d'enracinement de l'instance critique que la théologie apporte à la société.

14. La théologie chrétienne n'est féconde que si elle est en interaction constante avec l'ensemble de l'Université, des Eglises et de la société.

Ces avertissements de deux théologiens sont salutaires.

« Ce qui inquiète dans la théologie académique plus particulièrement n'est pas en premier lieu le fameux fossé entre l'exercice critique propre à l'université et la foi des simples chrétiens ; et jusqu'à un certain point cette tension est inévitable voire nécessaire. Plus inquiétant est, d'un côté le déséquilibre entre les efforts théoriques et organisationnels entrepris à l'université et, de l'autre, **le fait que la théologie reste sans effets dans l'Eglise et la société**. Quelle réelle différence nous apportent les instituts, la spécialisation toujours plus poussée, les théorèmes toujours plus affinés, l'avalanche de livres sur le marché ? La théologie dont nous prétendons volontiers qu'elle rend un service critique indispensable à l'Eglise, à la société, aux communautés humaines, exerce-t-elle une quelconque efficacité ? Certes, on peut espérer que la théologie académique contribue, via des étudiants et

University. Academic Knowledges and the Knowledge of God, Oxford, Blackwell Publishing, 2007, pp. 181-186.

¹⁴ Karl Barth, *Introduction à la théologie évangélique*, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 128.

¹⁵ Comparer l'affirmation d'Andreas Dettwiler : « [...] La vocation première de la Faculté de théologie n'est **pas de répondre à la quête spirituelle** des étudiants » (*La Vie Protestante*, sept. 2010, p. 6) avec le projet du philosophe athée André Comte-Sponville : « **Qu'est-ce que la spiritualité ? C'est la vie de l'esprit**. [...] Nous sommes des **êtres finis ouverts sur l'infini** [...] des êtres éphémères, ouverts sur l'éternité, des êtres relatifs, ouverts sur l'absolu. Cette **ouverture**, c'est **l'esprit même**. La **métaphysique consiste à la penser** ; la **spiritualité, à l'expérimenter**, à l'exercer, à la vivre » (*L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2006, pp. 146s).

les futurs pasteurs et acteurs sociaux, à des changements de climat. Mais la disproportion demeure et **l'on se demande si l'effort épistémologique, accru et parfois hypertrophié, ne sert pas essentiellement à sauver pour la théologie une place au soleil universitaire et auprès de l'intelligentsia** »¹⁶.

« Beaucoup de nos futurs professeurs de théologie académique n'ont jamais trouvé le temps d'être pasteurs. Je ne veux rien dire à leur rencontre, mais en dernier ressort, **je ne fais confiance à aucun professeur de théologie** – excepté peut-être à des professionnels de l'exégèse et de l'histoire – **qui n'a pas consacré beaucoup de temps comme pasteur**, visité les vieux et les malades, enterré des enfants et des jeunes gens et qui a dû prêcher chaque dimanche sans beaucoup d'idées »¹⁷.

15. Le cœur de la théologie chrétienne est un processus dynamique de décentrement et de recentrement (Trinité, Incarnation, résurrection de Jésus, amour de l'ennemi, Eglise pour les autres...).

C'est parce que ce dynamisme est si précieux qu'il doit être protégé et proposé à tous.

16. Aussi longtemps qu'une Institution est incapable de se décentrer d'un centre rigide (par ex. une unique manière d'être professeur ou pasteur, de faire de la théologie ou d'enseigner) il est parfois préférable de se décentrer d'une telle Institution.

Un sociologue qui s'est penché sur le métier d'exégète a rendu attentif à l'évolution des rôles dans les Eglises et les Universités.

« Le schème ancestral du pasteur divisé entre la chaire et la bibliothèque s'efface devant le polygraphe chercheur enseignant, expert et suivant les cas théologien, essayiste ou romancier »¹⁸.

¹⁶ Klauspeter Blaser, *La théologie au XX^e siècle*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1995, p. 486s.

¹⁷ Dietrich Ritschl, *The Logic of Theology*, London, SCM Press, 1986, p. 295.

¹⁸ Pierre Lassave, « Ce que les Ecritures saintes font à leur science. Vers une sociologie de l'exégèse biblique contemporaine », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 139, juillet-septembre 2007, p. 62.

Il est dommage que cette évolution n'ait pas été reconnue au sein de la Faculté de théologie de Genève. Il y a plusieurs manières d'être professeur, chercheur, enseignant et auteur. Peut-être une prise de conscience, même tardive, pourra-t-elle favoriser dans l'avenir une réelle liberté et pluralité dans la recherche et l'enseignement. Pour le bien de tous.

IV. Des propositions concrètes pour les Eglises

17. Les Eglises doivent prendre conscience de l'évolution des Facultés de théologie et en informer leurs membres. Elles doivent aussi déterminer avec clarté quelles sont leurs exigences au niveau de la formation de leurs futurs ministres et le faire savoir aux Facultés.

Tout ce qui de cette formation n'est pas – ou ne pourra plus – être assumé par les Facultés de théologie devra être assumé de manière *complémentaire* dans un autre lieu par les Eglises.

18. Si la déchristianisation qui s'est opérée à Lausanne s'étendait à Genève et à Neuchâtel, les Eglises devraient envisager la création d'un lieu alternatif de formation.

Pour freiner cette déchristianisation, les Eglises doivent être plus attentives aux nominations et renouvellements des professeurs pour y faire valoir leurs attentes (et celles de l'Etat, pour les Eglises encore liées à lui).

19. Si les Facultés de théologie choisissaient de ne plus assumer le rayonnement d'une théologie chrétienne explicite à l'Université, les Eglises devraient se réapproprier cette mission.

Les Eglises ont été au fondement des Universités en Occident. Par cela elles signalent à la fois leurs *besoins* de connaissances et leurs *responsabilités* à l'égard de ces connaissances.

20. Seule une théologie chrétienne fière de son identité (à l'Université, dans les Eglises, chez des particuliers) empêchera la société de demain d'être sans théologie chrétienne.

La grâce détruit l'orgueil, mais elle suscite aussi la fierté. Une théologie chrétienne humble et fière se vit en de multiples lieux. Par elle la grâce – qui fait passer à travers les impasses – devient signe d'espérance pour tous.